

## Resumen

En el caso Singh contra el Reino Unido el TEDH considera que el demandante no se benefició de las garantías procesales del art.5,4.

### NORMATIVA ESTUDIADA

Conv. de 4 noviembre 1950. Convenio Europeo para la Protección Derechos Humanos y Libertades Fundamentales art.5.4 , art.50

### CLASIFICACIÓN POR CONCEPTOS JURÍDICOS

DETENCIÓN PREVENTIVA

RECURSOS SOBRE SU LEGALIDAD

DURACIÓN

INTERNAMIENTO DE MENORES

INDEMNIZACIÓN POR VIOLACIONES DEL CONVENIO

DENEGACIÓN PARCIAL

SUFICIENTE CON EL RECONOCIMIENTO DE VIOLACIÓN DEL DERECHO

PRIVACIÓN DE LIBERTAD

### FICHA TÉCNICA

Procedimiento:Procedimiento ante el TEDH

Legislación

Aplica art.5.4, art.50 de Conv. de 4 noviembre 1950. Convenio Europeo para la Protección Derechos Humanos y Libertades Fundamentales

### Sinópsis Antecedentes:

En 1973 el Sr. Singh fue condenado a prisión cuando contaba 15 años, en aplicación de la Ley británica sobre Menores y Adolescentes (A3), por estrangular y violar a una anciana de 72 años. La condena del menor significaba su reclusión permanente en el lugar y bajo las condiciones establecidas por el Ministro del Interior. Una vez transcurrido el periodo punitivo se le concedió la libertad condicional. El permiso fue revocado posteriormente por la Comisión de Libertad Provisional (Parole Board) al estimar deficiente el comportamiento del condenado. En varias ocasiones el afectado solicitó ante los tribunales la revisión de la revocación, y éstos ordenaron al Parole Board que reconsiderara su decisión. Cuando el órgano recomendó su libertad, el Ministro del Interior haciendo uso de su poder, se opuso a la decisión. El perjudicado solicitó que dicha decisión fuera revisada judicialmente, y el tribunal competente la anuló, invitando al Ministro a reconsiderar su postura. Finalmente, se decidió su puesta en libertad en Marzo de 1996.

Procedimiento ante la CEDH:

El afectado acudió ante la comisión alegando violación del art. 5.4, al afirmar su derecho a que un tribunal determinase el mantenimiento de su detención y que la Comisión para la libertad condicional (Parole Board) carecía de las garantías requeridas por el precepto, debido al poder que ostentaba y a los procedimientos seguidos por ella. La Comisión admitió la demanda, y opinó unánimemente en su informe que el precepto había sido vulnerado.

Sobre el art.5,4:

El Tribunal Europeo de Derechos Humanos (TEDH) limitó el objeto del litigio al cumplimiento de los requisitos del art. 5.4 en el mantenimiento de la detención del demandante, una vez transcurrido el periodo punitivo.

En primer lugar, el TEDH examinó si los requisitos del art. 5.4 fueron satisfechos por el juicio original y el procedimiento de apelación, teniendo en cuenta las características específicas de la reclusión del demandante.

En cuanto a la naturaleza y propósitos de la sentencia condenatoria, el Tribunal consideró que una vez expirado el plazo punitivo la sentencia era equiparable a una pena de prisión perpetua discrecional, cuya prórroga tenía su fundamento principal en la persistencia de la peligrosidad de la personalidad del demandante, factor susceptible de cambios por el transcurso del tiempo. Esto suponía que el demandante tenía derecho a que un tribunal revisara periódicamente el mantenimiento de su privación de libertad, así como el derecho a que un tribunal determinase la licitud de la revocación de su libertad condicional.

El TEDH señaló que el art. 5.4 requería que la esfera de revisión de un tribunal fuera lo suficientemente amplia para hacer referencia a aquellas condiciones esenciales para determinar la licitud de la detención de una persona sujeta a un tipo especial de privación de libertad.

Resolución.

En conclusión, el TEDH falló por unanimidad que el art. 5.4 fue infringido porque una vez expirado el periodo de condena del demandante, ni la revocación de la libertad condicional del demandante, ni la decisión de prorrogar su reclusión, pudieron ser revisadas por un tribunal con poder suficiente, y además, el demandante no se benefició de las garantías procesales requeridas por el precepto.

Reparación:

*Finalmente, en aplicación del art. 50, se ordenó al Estado el pago de cierta suma por costas y gastos, y se consideró la sentencia como satisfacción suficiente por los posibles daños morales.*

VERSION OFICIAL EN FRANCÉS

## SENTENCIA

En l'affaire Singh c. Royaume-Uni (1),

La Cour européenne des Droits de l'Homme, constituée, conformément à l'article 43 (art. 43) de la Convention de sauvegarde des Droits de l'Homme et des Libertés fondamentales ("la Convention") et aux clauses pertinentes de son règlement A (2), en une chambre composée des juges dont le nom suit:

MM. R. Ryssdal, président, F. Gölcüklü, R. Macdonald, A. Spielmann, N. Valticos, Mme E. Palm, M. F. Bigi, Sir John Freeland, M. P. Jambrek,

ainsi que de MM. H. Petzold, greffier, et P.J. Mahoney, greffier adjoint,

Après en avoir délibéré en chambre du conseil les 28 septembre 1995 et 26 janvier 1996,

Rend l'arrêt que voici, adopté à cette dernière date: Notes du greffier

1. L'affaire porte le n° 56/1994/503/585. Les deux premiers chiffres en indiquent le rang dans l'année d'introduction, les deux derniers la place sur la liste des saisines de la Cour depuis l'origine et sur celle des requêtes initiales (à la Commission) correspondantes.

2. Le règlement A s'applique à toutes les affaires déférées à la Cour avant l'entrée en vigueur du Protocole n° 9 (P9) (1er octobre 1994) et, depuis celle-ci, aux seules affaires concernant les Etats non liés par ledit Protocole (P9). Il correspond au règlement entré en vigueur le 1er janvier 1983 et amendé à plusieurs reprises depuis lors.

### PROCEDURE

1. L'affaire a été déférée à la Cour par la Commission européenne des Droits de l'Homme ("la Commission") le 8 décembre 1994, puis par le gouvernement du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord ("le Gouvernement"), le 23 décembre 1994, dans le délai de trois mois qu'ouvrent les articles 32 par. 1 et 47 (art. 32-1, art. 47) de la Convention. A son origine se trouve une requête (n° 23389/94) dirigée contre le Royaume-Uni et dont M. Prem Singh, ressortissant britannique, avait saisi la Commission le 25 janvier 1994 en vertu de l'article 25 (art. 25).

La demande de la Commission renvoie aux articles 44 et 48 (art. 44, art. 48), ainsi qu'à la déclaration britannique reconnaissant la juridiction obligatoire de la Cour (article 46) (art. 46). La requête du Gouvernement se réfère à l'article 48 (art. 48). Elles ont pour objet d'obtenir une décision sur le point de savoir si les faits de la cause révèlent un manquement de l'Etat défendeur aux exigences de l'article 5 par. 4 (art. 5-4) de la Convention.

2. En réponse à l'invitation prévue à l'article 33 par. 3 d) du règlement A, le requérant a manifesté le désir de participer à l'instance et a désigné son conseil (article 30).

3. Le président de la Cour a décidé, en vertu de l'article 21 par. 6 du règlement A, et dans l'intérêt d'une bonne administration de la justice, qu'il y avait lieu de confier à une chambre unique l'examen de la présente cause et de l'affaire Hussain c. Royaume-Uni (55/1994/502/584), ainsi que de tenir une seule et même audience.

La chambre à constituer comprenait de plein droit Sir John Freeland, juge élu de nationalité britannique (article 43 de la Convention) (art. 43), et M. R. Ryssdal, président de la Cour (article 21 par. 3 b) du règlement A). Le 27 janvier 1995, celui-ci a tiré au sort le nom des sept autres membres, à savoir M. F. Gölcüklü, M. R. Macdonald, M. A. Spielmann, M. N. Valticos, Mme E. Palm, M. F. Bigi et M. P. Jambrek, en présence du greffier (articles 43 in fine de la Convention et 21 par. 4 du règlement A) (art. 43).

4. En sa qualité de président de la chambre (article 21 par. 5 du règlement A), M. Ryssdal a consulté, par l'intermédiaire du greffier, l'agent du Gouvernement, le représentant du requérant et le délégué de la Commission au sujet de l'organisation de la procédure (articles 37 par. 1 et 38 du règlement A). Conformément à l'ordonnance rendue en conséquence, le greffier a reçu les mémoires du Gouvernement et du requérant les 13 avril et 3 mai 1995 respectivement. Le secrétaire de la Commission a informé le greffier que le délégué s'exprimerait à l'audience.

5. Ainsi qu'en avait décidé le président, les débats ont eu lieu en public le 27 septembre 1995, au Palais des Droits de l'Homme à Strasbourg. La Cour avait tenu auparavant une réunion préparatoire.

Ont comparu:

- pour le Gouvernement

MM. I. Christie, ministère des Affaires étrangères et du Commonwealth, agent, D. Pannick QC, M. Shaw, Barrister-at-Law, conseils, H. Carter, H. Bayne, R. Harrington, ministère de l'Intérieur, conseillers;

- pour la Commission

M. N. Bratza, délégué;

- pour le requérant

MM. E. Fitzgerald QC, J. Cooper, Barrister-at-Law, conseils, R. King, solicitor.

La Cour a entendu en leurs déclarations MM. Bratza, Fitzgerald et Pannick.

## EN FAIT

### I. Les circonstances de l'espèce

6. M. Prem Singh est né en 1957 et réside actuellement à Wakefield, West Yorkshire.

7. Le 19 février 1973, le requérant - alors âgé de quinze ans - fut condamné par la Crown Court de Leeds pour le meurtre d'une femme de soixante-douze ans. Il avait pénétré par effraction à son domicile, l'avait étranglée, lui avait tranché la gorge et l'avait violée pendant ou après son agonie. M. Singh se vit infliger une peine obligatoire de détention "pour la durée qu'il plairait à Sa Majesté" (detention during Her Majesty's pleasure - "détention HMP"), conformément à l'article 53 par. 1 de la loi de 1933 sur les enfants et adolescents, telle qu'amendée (paragraphe 29 ci-dessous). Elle avait pour effet de rendre le requérant "susceptible d'être détenu dans le lieu et aux conditions ordonnés par le ministre [de l'Intérieur]".

8. En octobre 1990, après avoir purgé la partie "punitiv" ("tariff" - paragraphe 33 ci-dessous) de sa peine, M. Singh fut libéré sous condition.

9. Le 11 mars 1991, le requérant fut arrêté et interrogé au commissariat de police de Southmead, à Bristol, au sujet d'un certain nombre d'infractions qui lui étaient reprochées, notamment fraude et comportement menaçant. Il nia les accusations.

10. Le 12 mars 1991, la commission de libération conditionnelle (Parole Board) examina le dossier de M. Singh et, le 21 mars 1991, le ministre de l'Intérieur révoqua la libération conditionnelle, selon la recommandation faite par la commission.

Le 21 mars 1991, le requérant fut officiellement informé des motifs de cette décision, conformément à l'article 62 par. 3 de la loi de 1967 sur la justice pénale (paragraphe 43 ci-dessous). Le ministre motivait ainsi sa décision:

"i. Les rapports indiquent que vous avez menti à vos agents de probation, que vous les avez trompés et avez passé sous silence divers éléments importants survenus après votre libération conditionnelle;

ii. Compte tenu de votre arrestation et de votre comparution ultérieure devant la Magistrates' Court de Bristol, sous l'inculpation de plusieurs infractions pénales, notamment de fraude et de comportement menaçant, et compte tenu des circonstances dans lesquelles vous avez été condamné à vie en 1973, le ministre ne peut pas être convaincu que votre maintien dans la communauté ne constitue pas un danger pour autrui."

11. Le 27 août 1991, à la suite d'une plainte adressée au service de probation d'Avon concernant sa recommandation, M. Singh reçut, dans une lettre que lui adressa l'agent de probation en chef, des explications plus détaillées de son rappel en prison. Le motif du rappel n'était pas les infractions alléguées (question à trancher par le tribunal), mais le fait que le détenu n'avait pas fourni à son agent de probation les renseignements nécessaires sur sa situation. La lettre cite expressément le fait de n'avoir pas informé l'intéressée de l'achat d'un véhicule à moteur ni du travail qu'il avait trouvé et d'avoir donné à ses employeurs de fausses informations sur son âge et sa personnalité, le fait d'avoir une liaison et de n'avoir pas dit à son amie tout ce qui concernait ses antécédents; et enfin d'importants arriérés de loyer.

12. Le requérant contesta l'exactitude de la plupart de ces reproches et demanda à la commission de libération conditionnelle de réexaminer le bien-fondé de la décision de révocation. En vertu de l'article 62 par. 4 de la loi de 1967 sur la justice pénale (actuellement l'article 39 par. 4 de la loi de 1991 sur la justice pénale - paragraphe 43 ci-dessous), la commission pouvait, à ce stade, prendre la décision de libérer immédiatement M. Singh, contraignante pour le ministre.

13. La commission de libération conditionnelle examina le dossier les 27 août et 19 décembre 1991. Elle disposait d'un certain nombre de rapports du service de probation et de la police, dont le requérant n'eut pas connaissance. Le 19 décembre 1991, elle refusa de recommander l'élargissement immédiat de M. Singh, à qui on n'indiqua pas les raisons de cette décision.

14. Le 2 mars 1992, les poursuites pénales engagées contre M. Singh (paragraphe 9 ci-dessus) furent abandonnées, le ministère public ayant présenté l'acte d'accusation hors délai.

M. Singh demanda de revoir son cas à la lumière de cette situation et le ministre renvoya en conséquence le dossier à la commission de libération conditionnelle, conformément à la procédure prescrite par l'article 61 par. 1 de la loi de 1967 sur la justice pénale (paragraphe 34 ci-dessous). Le 30 juillet 1992, la commission refusa derechef de recommander l'élargissement de M. Singh.

15. Le requérant demanda alors le contrôle juridictionnel (judicial review - paragraphe 47 ci-dessous) des deux décisions rendues par la commission les 19 décembre 1991 et 30 juillet 1992.

Le 20 avril 1993, la Divisional Court annula la décision rendue par la commission le 19 décembre 1991 au motif qu'il y avait eu méconnaissance de règles de la justice naturelle, la commission n'ayant pas communiqué à M. Singh tous les rapports en sa possession. La cour déclara que le requérant avait droit à un nouvel examen de son dossier par la commission, conformément à l'article 39 par. 4 de la loi de 1991 sur la justice pénale, selon lequel la commission serait habilitée non pas simplement à recommander mais à ordonner son élargissement (paragraphe 43 ci-dessous). Le juge Evans estima notamment que

"La situation de [M. Singh] est celle d'une personne dont le maintien en détention ne peut se justifier que si se trouve remplie la condition de dangerosité, à savoir un risque inacceptable pour la vie ou l'intégrité physique d'autrui."

(R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh, non publié, compte rendu d'audience, pp. 26F-27B)

Le juge releva ensuite que les faits révélés "ne semblent guère de nature à étayer une réponse positive à [la question]".

16. A la suite de la décision de la Divisional Court, M. Singh reçut un dossier complet des documents dont devait disposer la commission de libération conditionnelle. Ce dossier comprenait un certain nombre de rapports de probation détaillés, alléguant que M.

Singh avait trompé ses surveillants, ainsi que plusieurs centaines de pages de dépositions de témoins recueillies par la police concernant les accusations pénales abandonnées par la suite (paragraphe 9 et 14 ci-dessus).

17. Avec l'aide de son conseil, M. Singh présenta des observations à la commission de libération conditionnelle. Il nia les allégations contenues dans la lettre de l'agent de probation en chef selon lesquelles il aurait trompé son agent (paragraphe 11 ci-dessus) et étaya ses dires par des déclarations écrites de son amie et de sa propriétaire.

18. Le 18 juin 1993, la commission de libération conditionnelle examina le dossier de M. Singh. L'intéressé ne fut pas autorisé à assister à cet examen et n'eut pas la possibilité de déposer verbalement ni d'interroger les auteurs d'allégations à charge.

La commission décida de ne pas recommander l'élargissement et en donna les raisons suivantes:

"Le jury a reconnu que les explications fournies par M. Singh répondaient à certaines questions qui préoccupaient son agent de probation. Toutefois, ses rapports avec le service de probation manquent de franchise. Le jury a également estimé que les agissements qui ont abouti aux poursuites pénales dénotaient de graves tendances à la fraude. Le comportement manifesté par M. Singh durant sa surveillance a amené le jury à conclure que la nature de sa personnalité n'avait pas changé de façon significative depuis la première infraction commise à l'âge de quinze ans. Son inobservation des règles de la liberté surveillée, compte tenu de l'infraction initiale, est très préoccupante."

19. M. Singh demanda le contrôle juridictionnel de cette décision, mais retira sa demande aux environs du 7 mars 1994 parce qu'il s'était vu proposer un examen anticipé de son dossier par la commission de libération conditionnelle.

20. En juin 1994, la commission réexamina le dossier au titre de l'article 35 par. 2 de la loi de 1991 sur la justice pénale (paragraphe 35 ci-dessous). M. Singh soumit des observations détaillées et eut communication du dossier de la commission; il contenait des rapports récents des agents de probation, d'un psychologue responsable de son cas et du comité local de contrôle (Local Review Committee - paragraphe 46 ci-dessous). Tous les rapports formulant une recommandation précise préconisaient un élargissement immédiat avec admission dans un foyer de prélibération.

21. Le 21 juillet 1994, la commission de libération conditionnelle informa le requérant qu'elle avait à l'unanimité recommandé sa libération sous réserve d'un régime préalable de remise au travail pendant six mois. Elle motiva ainsi sa décision:

"[Le jury] a estimé, sur la base des éléments présentés, que Prem Singh ne représentait plus, depuis sa réintégration en mars 1991, un danger pour la vie ou l'intégrité physique d'autrui qui justifiait son maintien en détention."

22. Par lettre du 21 juillet 1994, le ministre informa le requérant qu'il n'était pas disposé "à suivre cette recommandation et [refusait] l'élargissement [du requérant]". Ce faisant, le ministre usait de ses pouvoirs réglementaires (paragraphe 43 ci-dessous).

23. Le 8 septembre 1994, le ministre indiqua, dans une lettre au requérant, les raisons de sa décision. M. Singh avait dupé le service de probation après avoir été élargi en octobre 1990 et avait comparu devant la Magistrates' Court sous le coup de plusieurs chefs d'inculpation, même si ces chefs avaient été ultérieurement écartés pour des raisons techniques. Le requérant avait dès lors été réincarcéré "pour avoir plusieurs fois trompé la confiance qui [lui] était faite en tant que détenu libéré sous condition". Le ministre ne pouvait déterminer avec précision si le requérant était toujours dangereux pour autrui, car ce dernier avait passé près de trois ans et demi en détention après sa réincarcération. Il estimait qu'il fallait apprécier les relations de M. Singh avec le service de probation "dans le milieu plus exigeant d'une prison à régime ouvert". Aussi recommandait-il de transférer le détenu dans une prison à régime ouvert pour une nouvelle mise à l'épreuve. La commission de libération conditionnelle procéda à un nouvel examen officiel du dossier en octobre 1995.

24. M. Singh demanda le contrôle juridictionnel de la décision du ministre.

Le 16 mars 1995, la Divisional Court annula la décision du ministre et lui ordonna de la revoir. Elle estima notamment, d'une part, que le critère à appliquer était celui de savoir si M. Singh représentait un danger pour la vie ou l'intégrité physique d'autrui et, d'autre part, que le raisonnement du ministre avait été vicié parce qu'il avait insuffisamment corrélié ses conclusions au critère de la dangerosité (R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh (n° 2), non publié).

25. En septembre 1995, M. Singh a commencé un régime prélibératoire de remise au travail. Sa libération est prévue provisoirement pour le 18 mars 1996.

## II. Le droit et la pratique internes pertinents

### A. Catégories de détention des condamnés pour meurtre

26. Est coupable de meurtre quiconque provoque la mort d'une autre personne dans l'intention de la tuer ou de lui porter des coups et blessures graves. Le droit anglais impose une peine obligatoire pour le crime de meurtre: "la détention pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté" lorsque le meurtrier n'a pas dix-huit ans (article 53 par. 1 de la loi de 1933 sur les enfants et adolescents (version amendée) - paragraphe 29 ci-dessous); "l'internement à vie" lorsque l'auteur du crime est âgé de dix-huit à vingt ans (article 8 par. 1 de la loi de 1982 sur la justice pénale); et "l'emprisonnement à perpétuité" lorsque le coupable a vingt et un ans ou plus (article 1 par. 1 de la loi de 1965 sur l'homicide (suppression de la peine de mort)).

C'est la loi qui fixe les peines perpétuelles obligatoires, par opposition aux peines perpétuelles discrétionnaires que le tribunal peut décider souverainement d'infliger aux personnes reconnues coupables de certains délits violents ou sexuels (homicide involontaire, viol, vol qualifié, etc.). Les principes suivants régissent le prononcé de la peine discrétionnaire:

i. l'infraction doit être grave et

ii. il doit exister des circonstances exceptionnelles démontrant que le délinquant est dangereux pour autrui, et il doit être impossible de dire quand ce danger s'éloignera.

Les peines perpétuelles discrétionnaires ont une durée indéterminée, de façon à "pouvoir surveiller les progrès du détenu (...) afin de ne le maintenir en prison qu'aussi longtemps que la sécurité du public serait menacée par son élargissement" (R. v. Wilkinson, Criminal Appeal Reports 1983, n° 5, p. 108).

#### B. La détention pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté

27. A l'origine de la notion de détention pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté se trouve une loi de 1800 sur "l'internement en toute sécurité des aliénés mentaux coupables d'infractions" (Criminal Lunatics Act), selon laquelle les prévenus disculpés de meurtre, trahison ou crime en raison d'un état de démence au moment des faits devaient être internés "sous stricte surveillance pour la durée qu'il plaira[it] à Sa Majesté". Ce type de peine était qualifié d'internement "pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté".

28. La détention HMP fut introduite en 1908 pour les délinquants âgés de dix à seize ans, puis étendue en 1933 à tous ceux qui avaient moins de dix-huit ans au moment de leur condamnation, puis en 1948, aux mineurs de dix-huit ans au moment des faits.

29. La disposition actuellement en vigueur est l'article 53 par. 1 de la loi de 1933 sur les enfants et adolescents (telle qu'amendée) ("la loi de 1933"), ainsi libellé:

"Lorsque l'auteur d'une infraction est reconnu coupable de meurtre et que le tribunal constate qu'il avait moins de dix-huit ans au moment des faits, le tribunal ne pourra ni le condamner à l'emprisonnement à perpétuité ni prononcer contre lui ou faire inscrire sur son casier judiciaire une condamnation à la peine capitale, mais en lieu et place le tribunal (...) le condamnera à être détenu pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté, et l'intéressé purgera alors sa peine dans le lieu et aux conditions ordonnés par le ministre."

30. Dans l'affaire R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh (20 avril 1993, citée au paragraphe 15 ci-dessus), le juge Evans, de la Divisional Court, déclara au sujet de la détention HMP:

"Au moment du prononcé de la sentence, les peines d'emprisonnement infligées en vertu de l'article 53 revêtaient un caractère obligatoire. Il s'agit en réalité de l'équivalent légal pour les mineurs de la peine perpétuelle obligatoire infligée à un meurtrier adulte. La peine en soi se rapproche davantage, par nature, de la peine discrétionnaire, dont une partie est punitive (répression et dissuasion) et dont le reliquat ne se justifie que par des intérêts de sécurité publique lorsque est vérifié le critère de dangerosité. L'octroi à un détenu purgeant une peine perpétuelle obligatoire de droits analogues en matière de libération conditionnelle ne change rien au fait que ce type de peine revêt un caractère punitif pendant toute sa durée: voir R. v. Secretary of State Ex. p. Doody & Others [1993] Q. B. 157 et Wynne v. UK (CEDH, 1er décembre 1992). L'article 53, dans ses termes mêmes, prévoit une peine à la fois discrétionnaire et indéterminée: la détention "pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté". (...) Je trancherai cette affaire en adoptant une interprétation restrictive, c'est-à-dire que, nonobstant la pratique du ministre de l'Intérieur et de la commission de libération conditionnelle, le demandeur devrait être assimilé à un détenu purgeant une peine perpétuelle discrétionnaire quant à la question de savoir si la présente espèce relève de la jurisprudence Wilson plutôt que de celle de Payne."

(compte rendu d'audience, pp. 24C-25B)

La cour estima par conséquent qu'il fallait que l'intéressé puisse, à l'instar d'un détenu purgeant une peine perpétuelle discrétionnaire, consulter les pièces dont avait disposé la commission de libération conditionnelle pour se prononcer sur l'opportunité de le libérer après sa réincarcération, à la suite de la révocation de son élargissement sous condition.

La commission de libération conditionnelle modifia sa pratique en conséquence.

31. Cependant, dans une déclaration faite au Parlement le 27 juillet 1993 (paragraphe 38 ci-dessous), le ministre Michael Howard expliqua qu'il incluait dans la catégorie des "personnes frappées d'une peine perpétuelle obligatoire":

"les personnes qui sont ou seront détenues pendant la durée qu'il plaira à Sa Majesté en vertu de l'article 53 par. 1 de la loi de 1933 sur les enfants et adolescents (...)"

32. Dans l'affaire R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte T. and Others (Queen's Bench 1994, p. 390D), le juge Kennedy de la Divisional Court (avec qui le juge Pill marqua son accord) déclara:

"Je ne vois aucune raison de le considérer comme doté d'un statut spécial parce qu'il a été condamné à la détention [HMP] plutôt qu'à l'emprisonnement à vie, en dépit de ce que disait le juge Evans lorsqu'il rendit sa décision dans l'affaire Reg. v. Parole Board, ex parte Singh (Prem) (20 avril 1993, non publiée). Les enjeux dans cette affaire étaient fort différents de ceux de l'espèce. Si Hickey n'avait pas été envoyé à l'hôpital, il aurait pu espérer bénéficier des dispositions de l'article 35 par. 2 de la loi de 1991 [sur les détenus condamnés à une peine perpétuelle obligatoire] (...). On se rappelle que, dans l'affaire Hickey, le crime était un homicide volontaire, si bien que la peine infligée était obligatoire et non discrétionnaire."

En appel, la cour d'appel déclara que, s'agissant d'une personne condamnée à la détention HMP en vertu de l'article 53 par. 1 de la loi de 1933 pour homicide volontaire, les dispositions applicables en matière d'élargissement étaient celles de l'article 35 par. 2 de la loi de 1991 sur la justice pénale (paragraphe 35 ci-dessous) et non pas celles applicables à un détenu condamné à une peine perpétuelle discrétionnaire (R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Hickey, All England Law Reports 1995, n° 1, p. 488).

#### C. La libération conditionnelle

33. Pour toute personne condamnée à une peine perpétuelle obligatoire ou discrétionnaire, à l'internement à vie ou à la détention HMP, est fixée une période punitive (tariff) correspondant à la période de détention jugée nécessaire pour répondre aux impératifs de répression et de dissuasion. Passé cette période, le détenu peut prétendre à être admis au bénéfice de la libération conditionnelle. Les dispositions et pratiques applicables en matière de fixation de cette période punitive et d'élargissement sous condition ont récemment fait l'objet de modifications, en particulier à la suite de l'entrée en vigueur, le 1er octobre 1992, de la loi de 1991 sur la justice pénale ("la loi de 1991").

## 1. Procédure générale

34. L'article 61 par. 1 de la loi de 1967 sur la justice pénale ("la loi de 1967") énonçait notamment que le ministre peut, sur recommandation de la commission de libération conditionnelle et après consultation du Lord Chief Justice et du juge dont émane la sentence, "libérer sous condition une personne purgeant une peine de prison à perpétuité ou internée en vertu de l'article 53 de la loi de 1933 sur les enfants et adolescents". Il n'y avait à cet égard aucune différence entre condamnés selon que la peine perpétuelle était obligatoire ou discrétionnaire.

35. Aux termes de l'article 35 par. 2 de la loi de 1991, le ministre peut, si la commission de libération conditionnelle le lui recommande et après consultation du Lord Chief Justice et du juge dont émane la sentence, libérer sous condition une personne subissant une peine perpétuelle qui n'est pas discrétionnaire (paragraphe 26 ci-dessus). C'est donc toujours du ministre que dépend la décision d'élargir ou non.

36. Le ministre décide également de la durée de la période punitive imposée au détenu. Depuis un arrêt rendu par la Chambre des lords le 24 juin 1993 (R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Doody, Appeal Cases 1994, n° 1, p. 567G), le point de vue du juge auteur de la sentence est communiqué au détenu après son procès, de même que l'avis du Lord Chief Justice. Le détenu peut adresser des observations au ministre qui fixe alors la période punitive et est habilité à s'écarter du point de vue du juge en indiquant ses raisons. Dans la pratique, le détenu est informé de la décision définitive prise par le ministre.

Dans la deuxième phase, post-punitive, de la détention, le prisonnier sait que "les effets pénaux de son crime sont épuisés" (ibidem, p. 557A).

37. Dans une déclaration de principe du 13 novembre 1983, Sir Leon Brittan, alors ministre de l'Intérieur, précisa que la libération conditionnelle après expiration de la période punitive dépendait de l'appréciation du risque que l'intéressé continuait à représenter pour le public.

38. Le 27 juillet 1993, le ministre, M. Michael Howard, fit une déclaration de principe relative aux détenus frappés d'une peine perpétuelle obligatoire. Il souligna notamment qu'avant d'admettre pareils détenus au bénéfice de la libération conditionnelle, le ministre "doit rechercher, non seulement a) si la période purgée par le détenu suffit pour satisfaire aux impératifs de répression et de dissuasion et b) s'il n'y a pas de risque à libérer l'intéressé, mais encore c) si une libération anticipée serait acceptable pour le public. En d'autres termes, [il] n'exercer[a] [s]on pouvoir discrétionnaire d'élargir que [s'il a] la conviction que semblable décision ne va pas compromettre la confiance du public dans la justice pénale".

39. Dans une série d'affaires récentes concernant des détenus HMP, le juge a déclaré que le critère à appliquer pour la phase de détention "post-punitive" était de décider si l'intéressé continuait à représenter un danger pour autrui (R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Cox, 3 septembre 1991; R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh, 20 avril 1993 - cité plus haut au paragraphe 15; R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh (n° 2), 16 mars 1995).

## 2. Procédure applicable aux condamnés à une peine perpétuelle discrétionnaire

40. A la suite de l'arrêt rendu par la Cour européenne des Droits de l'Homme dans l'affaire Thynne, Wilson et Gunnell c. Royaume-Uni (arrêt du 25 octobre 1990, série A n° 190-A), la loi de 1991 a apporté des modifications aux procédures d'élargissement des condamnés à une peine perpétuelle discrétionnaire.

41. En vertu de l'article 34 de la loi de 1991, le tribunal prononçant la sentence précise désormais, en audience publique, la durée de la période punitive. Après expiration de cette période, le détenu peut exiger du ministre qu'il saisisse la commission de libération conditionnelle compétente pour prescrire son élargissement si elle a la conviction que le maintien en détention n'est plus nécessaire à la protection du public.

Conformément au règlement de 1992 sur la commission de libération conditionnelle, entré en vigueur le 1er octobre 1992, un détenu est en droit d'être entendu au cours d'une audience, d'avoir accès à tous les éléments à la disposition des membres (paragraphe 45 ci-dessous), et de se faire assister d'un défenseur. Les dispositions de ce règlement lui permettent de faire citer des témoins à décharge et de contre-interroger les auteurs de rapports le concernant.

42. Aux termes de la loi de 1991, ne sont pas considérées comme frappées d'une peine perpétuelle discrétionnaire les personnes détenues pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté (article 43 par. 2).

### D. Révocation de la libération conditionnelle

43. C'est l'article 62 de la loi de 1967 qui régit la réintégration d'une personne libérée sous condition. Il se lit ainsi:

"1. Lorsque la commission de libération conditionnelle recommande la réintégration d'une personne libérée sous condition en vertu de l'article 60 ou 61 de la présente loi, le ministre peut révoquer cette libération sous condition et réincarcérer l'intéressé.

2. Le ministre peut révoquer l'élargissement sous condition de l'intéressé et le réintégrer comme dit précédemment, sans consulter la commission, lorsqu'il lui apparaît qu'il convient dans l'intérêt général de réincarcérer cette personne avant de pouvoir procéder à la consultation.

3. Une personne réincarcérée conformément aux dispositions précédentes du présent article peut présenter des observations (...)

4. Le ministre saisira la commission du cas de la personne réincarcérée conformément à l'alinéa 1 du présent article, qui présente des observations en vertu de l'alinéa précédent, et doit en tout état de cause déférer le dossier de la personne renvoyée en prison après avoir été réintégré conformément à l'alinéa 2 du présent article.

5. Lorsque la commission recommande l'élargissement immédiat sous condition d'une personne dont le cas lui a été déféré en vertu du présent article, le ministre doit mettre en oeuvre la recommandation (...)

(...)"

44. L'article 39 de la loi de 1991 a ajouté que la personne réincarcérée doit être informée des motifs de la réintégration et de son droit de formuler par écrit des objections.

E. Commission de libération conditionnelle et comités locaux de contrôle

45. L'article 59 de la loi de 1967 définit la composition et les fonctions de la commission de libération conditionnelle:

"1. En vue de l'exercice des fonctions que cette partie de la présente loi lui attribue pour l'Angleterre et le pays de Galles, il existe un organe dénommé commission de libération conditionnelle (...), composé d'un président et d'au moins quatre autres membres désignés par le ministre.

(...)

4. Les dispositions suivantes s'appliquent à la conduite de la procédure devant la commission dans toute affaire dont elle connaît:

a) la commission examine l'affaire sur la base de tout document que lui communique le ministre, de tout rapport qu'elle se procure et de tout renseignement qu'elle recueille oralement ou par écrit;

b) si, dans un cas particulier, elle estime nécessaire d'interroger l'intéressé avant de se prononcer, elle peut en charger l'un de ses membres et prend en considération le compte rendu de pareil entretien (...)

5. Les documents que le ministre doit communiquer à la commission aux fins du paragraphe précédent comprennent entre autres:

a) si l'affaire déférée à la commission a trait à une libération relevant de l'article 60 ou 61 de la présente loi, toute observation que l'intéressé a faite par écrit au sujet de son dernier interrogatoire opéré conformément aux dispositions du paragraphe suivant, ou depuis lors;

b) si elle a trait à une personne réintégrée en vertu de l'article 62 de la présente loi, toute observation faite par écrit conformément à cet article."

Quant à la composition de la commission, l'annexe 2 à la loi de 1967 ajoute:

"1. La commission de libération conditionnelle comprend notamment:

a) une personne qui exerce ou a exercé une fonction judiciaire;

b) un psychiatre inscrit au registre des médecins;

c) une personne choisie par le ministre parce qu'elle semble connaître la surveillance des détenus libérés, ou l'assistance post-pénitentiaire à ceux-ci, ou en avoir l'expérience;

d) une personne choisie par [lui] pour avoir étudié les causes de la délinquance ou le traitement des délinquants."

La commission compte toujours en son sein trois juges à la High Court, trois juges itinérants (circuit judges) et un juge temporaire (recorder). Peuvent traiter les affaires dont on la saisit trois de ses membres ou davantage (règlement de 1967 sur la commission de libération conditionnelle). En pratique, elle siège par petits groupes de membres dont chacun, s'il s'agit d'une personne condamnée à vie, inclut un juge à la High Court et un psychiatre. Les juges membres de la commission sont nommés par le ministre (article 59 par. 1 de la loi de 1967) après consultation du Lord Chief Justice.

La loi de 1991 prévoit des dispositions analogues, exception faite des règles nouvelles concernant les condamnés à une peine perpétuelle discrétionnaire.

46. En vertu de l'article 59 par. 6 de la loi de 1967, le ministre de l'Intérieur créa pour chaque établissement pénitentiaire un comité local de contrôle (Local Review Committee) chargé de le conseiller sur l'opportunité de libérer les détenus sous condition. L'usage était d'obtenir cet avis avant de déférer le dossier à la commission de libération conditionnelle. Avant l'examen d'une affaire par le comité, l'un de ses membres devait s'entretenir avec le détenu si celui-ci le désirait.

Le premier examen de l'affaire par le comité local de contrôle intervenait généralement trois ans avant l'expiration de la période punitive.

Le règlement de 1992 sur la commission de libération conditionnelle a supprimé les comités locaux de contrôle, le détenu étant à présent interrogé par un membre de cette commission.

F. Contrôle juridictionnel

47. Le détenu HMP peut solliciter auprès de la High Court le contrôle juridictionnel de toute décision de la commission de libération conditionnelle ou du ministre de l'Intérieur s'il estime la décision contraire aux exigences du règlement pertinent ou entachée d'illégalité, d'irrationalité ou d'irrégularité procédurale (Council of Civil Service Unions v. Minister for the Civil Service, All England Law Reports 1984, n° 3, pp. 950-951).

PROCEDURE DEVANT LA COMMISSION

48. M. Singh s'est adressé à la Commission le 25 janvier 1994. Il invoquait l'article 5 par. 4 (art. 5-4) de la Convention, en se plaignant de ce qu'il aurait dû avoir le droit de faire statuer par un tribunal sur la légalité de son maintien en détention et de ce que la commission de libération conditionnelle ne lui offrait pas les garanties requises, quant à ses pouvoirs et aux procédures se déroulant devant elle.

49. La Commission a retenu la requête (n° 23389/94) le 30 juin 1994. Dans son rapport du 11 octobre 1994 (article 31) (art. 31), elle conclut à l'unanimité qu'il y a eu violation de l'article 5 par. 4 (art. 5-4) de la Convention.

Le texte intégral de l'avis de la Commission figure en annexe au présent arrêt (1). Note du greffier

1. Pour des raisons d'ordre pratique, il n'y figurera que dans l'édition imprimée (Recueil des arrêts et décisions, 1996), mais chacun peut se le procurer auprès du greffe.

## CONCLUSIONS PRESENTÉES A LA COUR

50. A l'audience, l'agent du Gouvernement a invité la Cour à conclure qu'il n'y avait eu, en l'espèce, aucune violation de la Convention.

Le requérant, de son côté, a prié la Cour d'accueillir ses griefs et de déclarer qu'il y avait eu violation des droits que lui garantit l'article 5 par. 4 (art. 5-4), tant par le refus de contrôle par une instance judiciaire que par le refus d'une audience contradictoire lors de laquelle il aurait pu exposer personnellement sa demande de libération.

## EN DROIT

### I. SUR L'OBJET DU LITIGE

51. Dans son mémoire à la Cour et pendant l'audience, le requérant s'est plaint des modalités secrètes et non équitables de fixation de sa période punitive (tariff) (paragraphe 33 ci-dessus).

52. La Cour relève que la Commission n'a examiné ce grief précis ni dans son rapport ni dans la décision sur la recevabilité et que, comme l'a souligné le délégué de celle-ci, il n'est pas sûr que l'on puisse considérer le grief comme relevant de l'objet du litige devant la Cour, tel qu'il se trouve délimité par la décision de la Commission sur la recevabilité (voir notamment l'arrêt Powell et Rayner c. Royaume-Uni du 21 février 1990, série A n° 172, p. 13, par. 29).

Au demeurant, vu l'expiration de la période punitive fixée, la Cour n'estime pas nécessaire d'examiner ce grief.

L'objet du litige déféré à la Cour se borne dès lors aux questions litigieuses au regard de l'article 5 par. 4 (art. 5-4) et liées à l'actuelle situation du requérant, c'est-à-dire à sa détention "post-punitive".

### II. SUR LA VIOLATION ALLEGUÉE DE L'Article 5 Par. 4 (art. 5-4) DE LA CONVENTION

53. M. Singh se plaint de n'avoir pu, ni lors de sa réincarcération en 1991 ni à des intervalles raisonnables depuis, faire examiner par un tribunal les raisons de son maintien en détention selon la durée qu'il plaira à Sa Majesté (HMP - paragraphe 26 ci-dessus). Il invoque l'article 5 par. 4 (art. 5-4) de la Convention, ainsi libellé:

"Toute personne privée de sa liberté par arrestation ou détention a le droit d'introduire un recours devant un tribunal, afin qu'il statue à bref délai sur la légalité de sa détention et ordonne sa libération si la détention est illégale."

54. La Cour recherchera d'abord si, eu égard aux caractéristiques de la détention HMP, les impératifs de l'article 5 par. 4 (art. 5-4) se trouvent satisfaits par le procès initial et par la procédure en appel ou si, au contraire, cette disposition confère un droit supplémentaire à contester devant un tribunal la légalité du maintien en détention.

#### A. Le recours judiciaire requis était-il incorporé dans la condamnation initiale?

55. Selon le requérant, une peine de détention HMP diffère de la peine perpétuelle obligatoire imposée à des adultes (paragraphe 26 ci-dessus), que la Cour a examinée dans son arrêt Wynne c. Royaume-Uni du 18 juillet 1994 (série A n° 294-A), en ce que la première ne se fonde pas seulement sur la gravité de l'infraction mais tient compte également de l'âge de son auteur. Le principe selon lequel les crimes commis par des mineurs ne doivent pas être punis aussi sévèrement que ceux imputables à des adultes figure, estime le requérant, dans tous les codes pénaux des pays civilisés. A cet égard, l'objectif d'une peine de détention HMP n'aurait pas un caractère entièrement rétributif, mais viserait en partie la répression et en partie la prévention.

A l'appui de son argumentation, le requérant se réfère aux origines historiques de l'expression "pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté" (loi de 1800 sur l'internement des aliénés mentaux coupables d'infractions et loi de 1908 sur les enfants - paragraphes 27 et 29 ci-dessus) qui, par son contexte, a un objectif clairement préventif. Il renvoie en outre, d'une part, au libellé de l'article 53 de la loi de 1933 ("[le mineur de dix-huit ans] (...) reconnu coupable de meurtre (...) ne sera pas condamné "à l'emprisonnement à perpétuité" - paragraphe 29 ci-dessus) et, d'autre part, au caractère indéterminé de la formule même utilisée dans la peine ("pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté").

Le requérant en conclut qu'une sentence de détention émise en vertu de l'article 53 se rapproche davantage, par son caractère indéterminé et ses objectifs de prévention, d'une peine perpétuelle discrétionnaire, examinée par la Cour dans l'affaire Thynne, Wilson et Gunnell précitée, que d'une peine perpétuelle obligatoire. Comme dans cette affaire-là, après expiration de la période punitive, l'unique fondement légitime du maintien en détention du requérant devrait être de constater la persistance de sa dangerosité, susceptible d'évoluer avec le temps (ibidem, p. 30, par. 76). Il en serait particulièrement ainsi des délinquants qui peuvent n'avoir que dix ans au moment de la commission du délit. Il en découlerait qu'à cette phase de l'exécution de sa peine, le requérant aurait le droit de saisir un tribunal pour faire statuer, à intervalles raisonnables, sur la légalité de son maintien en détention et de toute réincarcération éventuelle.

56. La Commission souscrit en substance à la thèse du requérant et ajoute que l'absence du mot "perpétuel" dans le libellé de la peine renforce son caractère indéterminé.

57. Le Gouvernement soutient, pour sa part, que la peine de détention HMP a un caractère essentiellement répressif et est systématiquement infligée à tous les jeunes meurtriers en fonction de la gravité de leur crime, indépendamment de leur état mental ou de leur dangerosité. Voilà pourquoi la loi de 1991 sur la justice pénale prévoit les mêmes procédures d'élargissement pour les peines perpétuelles obligatoires infligées à des adultes que pour les peines de détention HMP et pourquoi les mêmes mesures administratives s'appliquent aux deux catégories de condamnés (paragraphes 31 et 35 ci-dessus). En outre, après expiration de la période punitive, il faut examiner non seulement la dangerosité du détenu mais aussi le caractère acceptable pour le public d'une libération anticipée, si l'on veut maintenir la confiance du public dans la justice pénale (paragraphe 38 ci-dessus).



Le Gouvernement affirme en outre qu'hormis le fait que des personnes condamnées à la détention HMP ne sont pas incarcérées dans une prison au début de leur détention, mais dans un établissement spécial pour jeunes délinquants, la peine HMP n'est rien d'autre que l'équivalent légal pour les jeunes de la peine perpétuelle obligatoire pour les adultes. Dans ces conditions, les points litigieux en l'espèce seraient pratiquement identiques à ceux de l'affaire Wynne (citée au paragraphe 55 ci-dessus), dans laquelle la Cour a estimé que le procès initial et la procédure en appel répondaient aux exigences de l'article 5 par. 4 (art. 5-4) de la Convention.

58. La Cour relève d'emblée que, comme il est généralement reconnu, le point central en l'espèce est celui de savoir si la détention HMP, vu sa nature et son objet, doit s'assimiler, dans la jurisprudence de la Convention, à une peine perpétuelle obligatoire ou à une peine perpétuelle discrétionnaire. En examinant cette question, la Cour doit dès lors décider si la peine de détention infligée en vertu de l'article 53 se rapproche en substance davantage de celle qui était au cœur des affaires Weeks c. Royaume-Uni (arrêt du 2 mars 1987, série A n° 114) et Thynne, Wilson et Gunnell (citée au paragraphe 40 ci-dessus) ou de celle de l'affaire plus récente Wynne (citée au paragraphe 55).

59. Certes, comme le fait valoir le Gouvernement, une peine de détention HMP a un caractère impératif: elle est fixée par la loi et infligée systématiquement chaque fois que des mineurs de dix-huit ans sont convaincus de meurtre, le juge du fond ne disposant à cet égard d'aucun pouvoir discrétionnaire. Assurément aussi, la loi de 1991 ainsi que les récentes déclarations de principe traitent la peine en jeu en l'espèce tout comme les peines perpétuelles obligatoires pour ce qui est de la procédure de mise en liberté sous condition et de réintégration à la prison (paragraphe 31 et 35 ci-dessus).

Par ailleurs, il n'est pas contesté que, dans ses origines législatives, l'expression "pour la durée qu'il plaira à Sa Majesté" avait un objet manifestement préventif et que - contrairement aux peines d'internement ou d'emprisonnement à vie - les mots "à vie" ne figurent pas dans la description de la peine.

60. Néanmoins, aussi importants que puissent être ces arguments pour comprendre la peine de détention prévue par l'article 53 en droit anglais, le point litigieux décisif en l'espèce est celui de savoir si le caractère et surtout le but de cette peine sont de nature à exiger l'examen, par un tribunal répondant aux exigences de l'article 5 par. 4 (art. 5-4), de la légalité du maintien en détention.

61. La Cour rappelle que le requérant a été condamné à la détention HMP en raison de son jeune âge à l'époque où il a commis l'infraction. Dans le cas de jeunes convaincus de crimes, la peine correspondante renferme incontestablement un élément rétributif et, dès lors, une période punitive est fixée pour refléter les impératifs de la répression et de la dissuasion. Cependant, la peine de détention indéterminée infligée à un jeune, qui peut être aussi longue que la durée de vie de ce condamné, ne saurait se justifier que par des considérations fondées sur la nécessité de protéger le public.

Ces considérations, axées sur l'examen de la personnalité et l'état mental du jeune délinquant et sur sa dangerosité éventuelle pour la société, doivent nécessairement tenir compte de l'évolution constatée dans la personnalité et le comportement du condamné au fur et à mesure qu'il avance en âge. Ne pas tenir compte des modifications qui interviennent inévitablement avec la maturité signifierait que les jeunes, détenus selon l'article 53, seraient considérés comme privés de leur liberté pour le reste de leur existence, ce qui, comme le requérant et le délégué de la Commission l'ont souligné, pourrait poser des problèmes au regard de l'article 3 (art. 3) de la Convention.

62. Cela étant, la Cour conclut que la peine du requérant, une fois la période punitive purgée, peut davantage se comparer à une peine perpétuelle discrétionnaire. C'était, bien que dans un contexte différent, le point de vue exprimé par la Divisional Court dans son arrêt du 20 avril 1993 (R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh - paragraphes 15 et 30 ci-dessus).

Le motif décisif pour maintenir le requérant en détention était et continue d'être sa dangerosité pour la société, comme la Divisional Court l'a réaffirmé le 16 mars 1995 (R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh (n° 2) - paragraphe 24 ci-dessus), élément susceptible d'évoluer avec le temps. En conséquence, des questions nouvelles de légalité peuvent surgir en cours d'emprisonnement et le requérant est en droit, en vertu de l'article 5 par. 4 (art. 5-4), de saisir un tribunal compétent pour statuer sur ces questions, à des intervalles raisonnables, ainsi que sur la légalité de toute réincarcération éventuelle (voir, mutatis mutandis, l'arrêt Thynne, Wilson et Gunnell précité, p. 30, par. 76).

B. Les recours disponibles répondent-ils aux exigences de l'article 5 par. 4 (art. 5-4)?

63. Le Gouvernement admet que si, contrairement à son argumentation, l'article 5 par. 4 (art. 5-4) conférait au requérant des droits supplémentaires à contester la légalité de son maintien en détention, il y aurait eu violation de cette disposition mais seulement dans la mesure où la commission de libération conditionnelle n'avait pas le pouvoir général d'ordonner l'élargissement du requérant une fois purgée sa période punitive.

En réponse à la thèse du requérant selon laquelle l'importance et la nature du litige, c'est-à-dire l'état mental du détenu, imposaient une audience contradictoire, notamment la possibilité de citer et d'interroger des témoins, le Gouvernement rappelle que l'article 5 par. 4 (art. 5-4) ne confère pas un droit absolu à une procédure contradictoire et que, dans la mesure où l'équité exigeait une audience, une procédure de contrôle juridictionnel aurait pu en ménager une.

64. La Commission estime que la commission de libération conditionnelle, dépourvue de pouvoir de décision, ne peut passer pour un organe satisfaisant aux impératifs de l'article 5 par. 4 (art. 5-4). Sur la nécessité d'une audience contradictoire, le délégué de la Commission ajoute que le contrôle juridictionnel "est un recours très aléatoire puisqu'une disposition expresse prévoit une audience dans le cas de détenus condamnés à une peine perpétuelle discrétionnaire mais pas pour les détenus HMP".

65. La Cour rappelle que l'article 5 par. 4 (art. 5-4) ne garantit pas le droit à un examen judiciaire d'une portée telle qu'il habiliterait le "tribunal" à substituer, sur l'ensemble des aspects de l'affaire, y compris des considérations d'opportunité, sa propre appréciation à celle de l'autorité dont émane la décision. Il n'en veut pas moins un contrôle assez ample pour s'étendre à chacune des conditions indispensables, au regard de la Convention, à la régularité de la détention d'un individu assujéti au type particulier de privation de liberté

appliqué au requérant (voir notamment l'arrêt Weeks précité, p. 29, par. 59, l'arrêt E. c. Norvège du 29 août 1990, série A n° 181-A, p. 21, par. 50, et l'arrêt Thynne, Wilson et Gunnell précité, p. 30, par. 79).

66. Tout comme dans l'affaire Thynne, Wilson et Gunnell (p. 30, par. 80) et en dépit de la nouvelle pratique donnant aux personnes détenues selon l'article 53 de la loi de 1933 la possibilité de consulter le dossier en possession de la commission de libération conditionnelle (paragraphe 15 et 30 ci-dessus), la Cour n'aperçoit aucune raison de s'écarter du constat de son arrêt Weeks précité (pp. 29-33, paras. 60-69), selon lequel la commission de libération conditionnelle ne répond pas aux impératifs de l'article 5 par. 4 (art. 5-4). Le Gouvernement ne le conteste pas dans la mesure où la commission ne peut pas ordonner l'élargissement d'un détenu. Cependant, l'absence de procédure contradictoire devant cet organe l'empêche aussi de passer pour un tribunal ou une instance judiciaire au sens de l'article 5 par. 4 (art. 5-4).

67. La Cour rappelle dans ce contexte que, dans des domaines revêtant une importance cruciale telle la privation de liberté et impliquant par exemple une appréciation de la personnalité et de l'état mental du requérant, elle a déclaré que le caractère équitable de la procédure peut vouloir que l'intéressé assiste aux débats (voir, mutatis mutandis, l'arrêt Kremzow c. Autriche du 21 septembre 1993, série A n° 268-B, p. 45, par. 67).

68. La Cour estime que, dans une situation comme celle du requérant, où une longue période d'emprisonnement peut être en jeu et où des éléments touchant à la personnalité et au degré de maturité du détenu sont importants pour décider de sa dangerosité, l'article 5 par. 4 (art. 5-4) exige une audience contradictoire dans le cadre d'une procédure emportant représentation par un défenseur et possibilité de citer et d'interroger des témoins.

69. Ne répond pas à cette exigence le fait que le requérant aurait pu obtenir une audience en engageant une procédure de contrôle juridictionnel. D'abord, l'article 5 par. 4 (art. 5-4) présuppose l'existence d'une procédure conforme à ses exigences sans qu'il soit nécessaire d'engager une procédure distincte pour la mettre en branle. Ensuite, pas plus que le délégué de la Commission, la Cour n'est convaincue que la possibilité pour le requérant d'obtenir une audience par le biais d'une procédure de contrôle juridictionnel soit suffisamment sûre pour être considérée comme répondant aux impératifs de l'article 5 par. 4 (art. 5-4) de la Convention.

### C. Récapitulation

70. En conclusion, la Cour constate l'existence d'une violation de l'article 5 par. 4 (art. 5-4) de la Convention en ce que le requérant n'a pas été en mesure, après expiration de sa période punitive, de faire examiner son maintien en détention HMP ou sa réincarcération après révocation de sa liberté conditionnelle, par un tribunal investi des pouvoirs et présentant les garanties procédurales requises par cette disposition.

## III. SUR L'APPLICATION DE L'Article 50 (art. 50) DE LA CONVENTION

71. L'article 50 (art. 50) de la Convention se lit ainsi:

"Si la décision de la Cour déclare qu'une décision prise ou une mesure ordonnée par une autorité judiciaire ou toute autre autorité d'une Partie Contractante se trouve entièrement ou partiellement en opposition avec des obligations découlant de la (...) Convention, et si le droit interne de ladite Partie ne permet qu'imparfaitement d'effacer les conséquences de cette décision ou de cette mesure, la décision de la Cour accorde, s'il y a lieu, à la partie lésée une satisfaction équitable."

Les prétentions du requérant au titre de cette disposition concernent l'indemnisation du préjudice moral et le remboursement des frais et dépens imputables à la procédure devant les institutions de la Convention.

### A. Dommage

72. Le requérant reprend les termes de la demande de réparation présentée dans l'affaire Hussain c. Royaume-Uni (arrêt du 21 février 1996, Recueil des arrêts et décisions 1996-I, p. 272, par. 65) et demande en outre réparation des "dommages matériels et moraux" causés, d'une part, par le fait que la commission de libération n'a pas recommandé sa libération dans les procédures de 1991 et de 1993 et, d'autre part, par le refus du ministre de suivre la recommandation de libération émise par la commission en juillet 1994. Il chiffre sa demande à 100 000 £ ou, si la Cour ne devait trouver de lien de causalité qu'entre la violation constatée et son maintien en détention depuis juillet 1994, à 25 000 £.

73. La Cour relève que si les recommandations de la commission de libération conditionnelle avaient été contraignantes pour le ministre, le requérant aurait bénéficié en juillet 1994 d'un régime prélibératoire de remise au travail. Sur la foi des éléments en sa possession cependant, elle ne saurait spéculer sur ce qu'aurait été le comportement du requérant et sur le point de savoir s'il aurait été finalement libéré. Quant au préjudice moral qu'aurait subi l'intéressé, la Cour partage l'opinion du Gouvernement que, dans les circonstances de l'espèce, le constat de violation constitue une satisfaction équitable suffisante au sens de l'article 50 (art. 50).

### B. Frais et dépens

74. Pour le remboursement des frais et dépens exposés pour présenter sa cause devant les institutions de la Convention, le requérant réclame 22 058,73 £ y compris la taxe sur la valeur ajoutée.

75. Le Gouvernement trouve le montant excessif.

76. A la lumière des critères qui se dégagent de sa jurisprudence, la Cour décide que le requérant doit recevoir, pour honoraires ainsi que pour frais de voyage et de séjour, la somme de 13 000 £, moins 15 421 francs français déjà versés au titre de l'assistance judiciaire.

### C. Intérêts moratoires

77. Selon les informations dont dispose la Cour, le taux légal applicable au Royaume-Uni à la date d'adoption du présent arrêt était de 8 % l'an.

PAR CES MOTIFS, LA COUR, A L'UNANIMITE,

1. Dit qu'il y a eu violation de l'article 5 par. 4 (art. 5-4) de la Convention en ce que le requérant, après l'expiration de sa période punitive, n'a pas été en mesure de saisir un tribunal pour examiner son maintien en détention ou sa réincarcération à la suite de la révocation de sa libération conditionnelle;

2. Dit que le présent arrêt constitue en soi une satisfaction équitable suffisante en réparation de tout préjudice moral éventuel;

3. Dit

a) que l'Etat défendeur doit verser au requérant, dans les trois mois, 13 000 (treize mille) livres sterling pour frais et dépens, moins 15 421 (quinze mille quatre cent vingt et un) francs français déjà perçus au titre de l'aide judiciaire, à convertir en livres sterling au taux applicable à la date du prononcé du présent arrêt;

b) que ce montant sera à majorer d'un intérêt non capitalisable de 8 % l'an à compter de l'expiration dudit délai et jusqu'au versement;

4. Rejette la demande de satisfaction équitable pour le surplus.

Fait en français et en anglais, puis prononcé en audience publique au Palais des Droits de l'Homme, à Strasbourg, le 21 février 1996.

Signé: Rolv RYSSDAL Président

Signé: Herbert PETZOLD Greffier

VERSION OFICIAL EN INGLÉS

## SENTENCIA

In the case of Singh v. the United Kingdom (1),

The European Court of Human Rights, sitting, in accordance with Article 43 (art. 43) of the Convention for the Protection of Human Rights and Fundamental Freedoms ("the Convention") and the relevant provisions of Rules of Court A (2), as a Chamber composed of the following judges:

Mr R. Ryssdal, President, Mr F. Gölcüklü, Mr R. Macdonald, Mr A. Spielmann, Mr N. Valticos, Mrs E. Palm, Mr F. Bigi, Sir John Freeland, Mr P. Jambrek,

and also of Mr H. Petzold, Registrar, and Mr P.J. Mahoney, Deputy Registrar,

Having deliberated in private on 28 September 1995 and 26 January 1996,

Delivers the following judgment, which was adopted on the last-mentioned date: Notes by the Registrar

1. The case is numbered 56/1994/503/585. The first number is the case's position on the list of cases referred to the Court in the relevant year (second number). The last two numbers indicate the case's position on the list of cases referred to the Court since its creation and on the list of the corresponding originating applications to the Commission.

2. Rules A apply to all cases referred to the Court before the entry into force of Protocol No. 9 (P9) (1 October 1994) and thereafter only to cases concerning States not bound by that Protocol (P9). They correspond to the Rules that came into force on 1 January 1983, as amended several times subsequently.

### PROCEDURE

1. The case was referred to the Court on 8 December 1994 by the European Commission of Human Rights ("the Commission") and on 23 December 1994 by the Government of the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland ("the Government"), within the three-month period laid down by Article 32 para. 1 and Article 47 (art. 32-1, art. 47) of the Convention. It originated in an application (no. 23389/94) against the United Kingdom lodged with the Commission under Article 25 (art. 25) on 25 January 1994 by a British citizen, Mr Prem Singh.

The Commission's request referred to Articles 44 and 48 (art. 44, art. 48) and to the declaration whereby the United Kingdom recognised the compulsory jurisdiction of the Court (Article 46) (art. 46); the Government's application referred to Article 48 (art. 48). The object of the request and of the application was to obtain a decision as to whether the facts of the case disclosed a breach by the respondent State of its obligations under Article 5 para. 4 (art. 5-4) of the Convention.

2. In response to the enquiry made in accordance with Rule 33 para. 3 (d) of Rules of Court A, the applicant stated that he wished to take part in the proceedings and designated the lawyer who would represent him (Rule 30).

3. The President of the Court decided that in the interests of the proper administration of justice this case and the case of Hussain v. the United Kingdom (no. 55/1994/502/584) should be heard by the same Chamber (Rule 21 para. 6) and that a joint hearing should be held.

The Chamber to be constituted included ex officio Sir John Freeland, the elected judge of British nationality (Article 43 of the Convention) (art. 43), and Mr R. Ryssdal, the President of the Court (Rule 21 para. 3 (b)). On 27 January 1995, in the presence of the Registrar, the President drew by lot the names of the other seven members, namely Mr F. Gölcüklü, Mr R. Macdonald, Mr A. Spielmann, Mr N. Valticos, Mrs E. Palm, Mr F. Bigi and Mr P. Jambrek (Article 43 in fine of the Convention and Rule 21 para. 4) (art. 43).

4. As President of the Chamber (Rule 21 para. 5), Mr Ryssdal, acting through the Registrar, consulted the Agent of the Government, the applicant's lawyer and the Delegate of the Commission on the organisation of the proceedings (Rules 37 para. 1 and 38). Pursuant to the order made in consequence, the Registrar received the Government's memorial on 13 April 1995 and the applicant's memorial on 3 May. The Secretary to the Commission informed the Registrar that the Delegate would submit his observations at the hearing.

5. In accordance with the President's decision, the hearing took place in public in the Human Rights Building, Strasbourg, on 27 September 1995. The Court had held a preparatory meeting beforehand.

There appeared before the Court:

(a) for the Government

Mr I. Christie, Foreign and Commonwealth Office, Agent, Mr D. Pannick QC, Mr M. Shaw, Barrister-at-Law, Counsel, Mr H. Carter, Mr H. Bayne, Mr R. Harrington, Home Office, Advisers;

(b) for the Commission

Mr N. Bratza, Delegate;

(c) for the applicant

Mr E. Fitzgerald QC, Mr J. Cooper, Barrister-at-Law, Counsel, Mr R. King, Solicitor.

The Court heard addresses by Mr Bratza, Mr Fitzgerald and Mr Pannick.

## AS TO THE FACTS

### I. Circumstances of the case

6. Mr Prem Singh was born in 1957 and is currently resident in Wakefield, West Yorkshire.

7. On 19 February 1973, the applicant - then aged 15 - was convicted at Leeds Crown Court of the murder of a 72-year-old woman. He had broken into her home, strangled her, cut her throat and had sexual intercourse with her at around the time of her death. Mr Singh received a mandatory sentence of detention "during Her Majesty's pleasure" pursuant to section 53 (1) of the Children and Young Persons Act 1933 (as amended) (see paragraph 29 below). Its effect was to render the applicant "liable to be detained in such a place and under such conditions as the Secretary of State [for the Home Department] may direct".

8. In October 1990, having served the punitive part of his sentence ("tariff" - see paragraph 33 below), Mr Singh was released on licence.

9. On 11 March 1991 the applicant was arrested and interviewed at Southmead police station, Bristol, in connection with a number of alleged offences involving deception, and one of using threatening behaviour. He denied the allegations.

10. On 12 March 1991 the Parole Board considered Mr Singh's case, and on 21 March 1991 his life licence was revoked by the Secretary of State on its recommendation.

On 21 March 1991 the applicant received a formal notice of the reasons for this decision, which he was entitled to by virtue of section 62 (3) of the Criminal Justice Act 1967 (see paragraph 43 below). It informed him that the Secretary of State had revoked his licence in the light of:

"(i) Reports indicating that you had lied to and misled your supervising officers and avoided telling them of a variety of significant events following your release on licence.

(ii) Your arrest and subsequent appearances before Bristol Magistrates on several criminal charges including fraud and using threatening behaviour, set against the circumstances surrounding the offence for which you were given a life sentence in 1973, make it impossible for the Secretary of State to be satisfied that your continued presence in the community did not constitute a risk to the public."

11. On 27 August 1991, having complained to the Avon Probation Service about its recommendation, Mr Singh received a more detailed explanation of his recall in a letter from the chief probation officer. The reason given for his recall was not the alleged offences (which were a matter for the court), but rather his failure to provide accurate information about his circumstances to his supervising probation officer. The letter cited specifically his failure to inform her about the purchase of a motor vehicle; getting a job and giving false information to his employers about his age and character; having a relationship and not telling his girlfriend all about his background; and falling into arrears with his rent.

12. Mr Singh denied the accuracy of most of these allegations, and asked the Parole Board to review the merits of the revocation of his licence. Under section 62 (4) of the Criminal Justice Act 1967 (now section 39 (4) of the Criminal Justice Act 1991 - see paragraph 43 below), the Parole Board was empowered at this stage to take a binding decision for Mr Singh's immediate release.

13. The Parole Board considered the applicant's case on 27 August and 19 December 1991. It had before it a number of reports from the probation service and the police, none of which was disclosed to the applicant. On 19 December 1991 the Board decided against recommending Mr Singh's immediate release. He was not told the reasons for this decision.

14. On 2 March 1992 the criminal charges against Mr Singh (see paragraph 9 above) were dismissed because the prosecution had presented the indictment out of time.

Mr Singh asked for his case to be reconsidered in the light of this development, and the Secretary of State accordingly referred it back to the Parole Board, under the procedure set out in section 61 (1) of the Criminal Justice Act 1967 (see paragraph 34 below). On 30 July 1992 the Board again declined to recommend Mr Singh's release.

15. The applicant then sought judicial review (see paragraph 47 below) of the two decisions of the Parole Board of 19 December 1991 and 30 July 1992.

On 20 April 1993 the Divisional Court quashed the Parole Board's decision of 19 December 1991 on the ground that there had been a breach of natural justice because of the Board's failure to disclose to Mr Singh all the reports before it. The court held that the applicant was entitled to a fresh consideration by the Parole Board under the terms of section 39 (4) of the Criminal Justice Act 1991,

at which the Board would be empowered to order (not merely to recommend) his release (see paragraph 43 below). Lord Justice Evans found, *inter alia*, that:

"[Mr Singh's] status is that of a person whose continued detention can only be justified if the test of dangerousness, meaning an unacceptable risk of physical danger to the life or limb of the public, is satisfied" (*R. v. Secretary of State for the Home Department*, *ex parte Prem Singh*, unreported, transcript pp. 26F-27B)

He further commented that the disclosed facts "scarcely seem able to support a positive answer to [this question]".

16. As a result of the Divisional Court's decision, Mr Singh received a complete file of the documents which were before the Parole Board. This included a number of detailed probation reports alleging deception of his supervising officers by Mr Singh, and also several hundred pages of witness statements obtained by the police in connection with the criminal charges which had been dismissed (see paragraphs 9 and 14 above).

17. With the help of his solicitor, Mr Singh made written representations to the Parole Board. He denied the allegations contained in the letter from the chief probation officer that he had deceived his supervising probation officer (see paragraph 11 above) and supported his case with witness statements from his girlfriend and landlady.

18. On 18 June 1993 the Parole Board considered Mr Singh's case. He was not permitted to be present at the review and had no opportunity to give oral evidence or to question those who had made allegations against him.

The Board decided not to recommend release, and gave the following reasons:

"The Panel accepted that Mr Singh's representations answered some matters which were of concern to his probation officer. However, there was a lack of openness in his dealings with the Probation Service. The Panel also considered that the conduct which led to the criminal charges indicated a serious kind of deceptiveness. His behaviour under supervision led the Panel to conclude that the nature of his personality and behaviour had not changed significantly since the original offence at the age of 15. His failure to comply with the discipline of licence supervision, bearing in mind the original offence, gives rise to considerable concern."

19. Mr Singh applied for judicial review of this decision, but he withdrew his application on or about 7 March 1994 because he had been offered an early review of his case by the Parole Board.

20. In June 1994 the Parole Board reconsidered Mr Singh's case in accordance with section 35 (2) of the Criminal Justice Act 1991 (see paragraph 35 below). Mr Singh entered detailed representations and the file before the Board was disclosed to him; it contained recent reports from probation officers, from a psychologist working with Mr Singh and from the Local Review Committee (see paragraph 46 below). All the reports which made a specific recommendation were in favour of the applicant's release as soon as possible via a pre-release hostel.

21. As the applicant was informed on 21 July 1994 the Parole Board unanimously recommended his release subject to six months in a pre-release employment scheme. The reasons given were as follows:

"On the evidence presented to [the panel], they considered Prem Singh no longer constituted a danger to life or limb of committing further life threatening offences to justify his continued detention since his recall in March 1991."

22. The applicant was also informed on 21 July 1994 that the Secretary of State was "not prepared to accept this recommendation and [did not agree] to [the applicant's] release". The Secretary of State so decided in exercise of his statutory powers (see paragraph 43 below).

23. By a communication of 8 September 1994 the applicant was given the reasons for the Secretary of State's decision. These were that Mr Singh had misled the probation service after his release in October 1990 and had appeared before the magistrates on several criminal charges, although these had subsequently been dismissed on technical grounds. Thus, he had been recalled to prison "following serious breaches of the trust placed in [him] as a life licensee". The Secretary of State was unable to assess accurately whether he was still a threat to the public, because he had spent the three and a quarter years since his recall in a closed prison. He considered that Mr Singh's relationship with the probation service needed to be tested in the "more challenging environment of an open prison". For these reasons, he believed that Mr Singh should be transferred to an open prison for further testing. His next formal review by the Parole Board would begin in October 1995.

24. Mr Singh applied for judicial review of the Secretary of State's decision.

On 16 March 1995 the Divisional Court quashed the Secretary of State's decision and ordered him to reconsider it. The court found, *inter alia*, that the correct test to be applied was whether Mr Singh constituted a danger to the "life or limb" of the public, and that the reasoning process of the Secretary of State had been flawed because he had not properly explained how the findings he had made related to the test of dangerousness (*R. v. Secretary of State for the Home Department*, *ex parte Prem Singh* (no. 2), unreported).

25. In September 1995 Mr Singh joined a pre-release employment scheme. His provisional date for release is 18 March 1996.

## II. Relevant domestic law and practice

### A. Categorisation of detention in the case of murderers

26. A person who unlawfully kills another with intent to kill or cause grievous bodily harm is guilty of murder. English law imposes a mandatory sentence for the offence of murder: "detention during Her Majesty's pleasure" if the offender is under the age of 18 (section 53 (1) of the Children and Young Persons Act 1933 (as amended) - see paragraph 29 below); "custody for life" if the offender is between 18 and 20 years old (section 8 (1) of the Criminal Justice Act 1982); and "life imprisonment" for an offender aged 21 or over (section 1 (1) of the Murder (Abolition of Death Penalty) Act 1965).

Mandatory life sentences are fixed by law in contrast to discretionary life sentences, which can be imposed at the discretion of the trial judge on persons convicted of certain violent or sexual offences (for example manslaughter, rape, robbery). The principles underlying the passing of a discretionary life sentence are:

(i) that the offence is grave and

(ii) that there are exceptional circumstances which demonstrate that the offender is a danger to the public and that it is not possible to say when that danger will subside.

Discretionary life sentences are indeterminate so that "the prisoner's progress may be monitored... so that he will be kept in custody only so long as public safety may be jeopardised by his being let loose at large" (R. v. Wilkinson [1983] 5 Criminal Appeal Reports 105, 108).

#### B. Detention during Her Majesty's pleasure

27. The notion of detention during Her Majesty's pleasure has its origins in statutory form in an Act of 1800 for "the safe custody of insane persons charged with offences" (Criminal Lunatics Act), which provided that defendants acquitted of a charge of murder, treason or felony on the grounds of insanity at the time of the offence were to be detained in "strict custody until His Majesty's pleasure shall be known" and described their custody as being "during His [Majesty's] pleasure".

28. In 1908, detention during His Majesty's pleasure was introduced in respect of offenders aged between 10 and 16. It was extended to cover those under the age of 18 at the time of conviction (1933) and further extended to cover persons under the age of 18 at the time when the offence was committed (1948).

29. The provision in force at present is section 53 (1) of the Children and Young Persons Act 1933 (as amended) ("the 1933 Act") which provides:

"A person convicted of an offence who appears to the court to have been under the age of eighteen years at the time the offence was committed shall not, if he is convicted of murder, be sentenced to imprisonment for life, nor shall sentence of death be pronounced on or recorded against any such person; but in lieu thereof the court shall... sentence him to be detained during Her Majesty's pleasure and, if so sentenced he shall be liable to be detained in such a place and under such conditions as the Secretary of State may direct."

30. In the case of R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh (20 April 1993, cited above at paragraph 15) Lord Justice Evans in the Divisional Court held as follows in respect of detention "during Her Majesty's pleasure":

"At the time of sentencing, the detention orders under section 53 were mandatory. It is indeed the statutory equivalent for young persons of the mandatory life sentence for murder. But the sentence itself is closer in substance to the discretionary sentence of which part is punitive (retribution and deterrence) and the balance justified only by the interests of public safety when the test of dangerousness is satisfied. The fact that the mandatory life prisoner may be given similar rights as regards release on licence does not alter the fact that the mandatory life sentence is justifiable as punishment for the whole of its period: see R. v. Secretary of State Ex. p. Doody & Others [1993] Q.B. 157 and Wynne v. UK (E.C.H.R. 1st December 1992). The order for detention under section 53 is by its terms both discretionary and indeterminate: it provides for detention 'during Her Majesty's pleasure'... I would decide the present case on the narrow ground that, notwithstanding Home Office and Parole Board practice, the applicant should be regarded as equivalent to a discretionary life prisoner for the purpose of deciding whether Wilson rather than Payne governs his case."

(transcript, pp. 24C-25B)

The court accordingly held that the applicant should be afforded the same opportunity as would be given to a discretionary life prisoner to see the material before the Parole Board when it decided whether he should be released after his recall to prison on revocation of his licence.

The Parole Board has changed its policy accordingly.

31. However, in a statement in Parliament made on 27 July 1993 (see paragraph 38 below), the Secretary of State, Mr Michael Howard, explained that he included in the category of "mandatory life sentence prisoners" those

"persons who are, or will be, detained during Her Majesty's pleasure under section 53 (1) of the Children and Young Persons Act 1933..."

32. In R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte T. and Others [1994] Queen's Bench 378, 390D, Lord Justice Kennedy in the Divisional Court (with whom Mr Justice Pill agreed) said:

"I see no reason to regard him as having any special status because he was sentenced to detention [during Her Majesty's pleasure] rather than to life imprisonment, despite what was said by Evans LJ when giving judgment in Reg. v. Parole Board, ex parte Singh (Prem) (20 April 1993, unreported). The issues in that case were very different from those with which we are concerned. If Hickey had not been sent to hospital he could hope to benefit from the provisions of section 35 (2) of the 1991 Act [on mandatory life prisoners]... It will be recalled that in Hickey's case the offence was murder, so the sentence was mandatory not discretionary."

On appeal the Court of Appeal stated that in respect of a person sentenced to detention during Her Majesty's pleasure under section 53 (1) of the 1933 Act for the offence of murder, the relevant provisions on release were those in section 35 (2) of the Criminal Justice Act 1991 (see paragraph 35 below), and not those relating to a discretionary life prisoner (R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Hickey [1995] 1 All England Law Reports 479, 488).

#### C. Release on licence

33. Persons sentenced to mandatory and discretionary life imprisonment, custody for life and those detained during Her Majesty's pleasure have a "tariff" set in relation to that period of imprisonment they should serve to satisfy the requirements of retribution and

deterrence. After the expiry of the tariff, the prisoner becomes eligible for release on licence. Applicable provisions and practice in respect of the fixing of the tariff and release on licence have been subject to change in recent years, in particular following the coming into force on 1 October 1992 of the Criminal Justice Act 1991 ("the 1991 Act").

#### 1. General procedure

34. Section 61 (1) of the Criminal Justice Act 1967 ("the 1967 Act") provided, *inter alia*, that the Secretary of State, on the recommendation of the Parole Board and after consultation with the Lord Chief Justice and the trial judge, may "release on licence a person serving a sentence of imprisonment for life or custody for life or a person detained under section 53 of the Children and Young Persons Act 1933". In this respect no difference was made between discretionary and mandatory life prisoners.

35. By virtue of section 35 (2) of the 1991 Act, persons detained during Her Majesty's pleasure and those life prisoners who are not discretionary life prisoners (see paragraph 26 above), may be released on licence by the Secretary of State, if recommended to do so by the Parole Board and after consultation with the Lord Chief Justice and the trial judge. The decision on whether to release still lies, therefore, with the Secretary of State.

36. The Secretary of State also decides the length of a prisoner's tariff. Subsequently to a House of Lords judgment of 24 June 1993 (*R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Doody* [1994] 1 Appeal Cases 531, 567G), the view of the trial judge is made known to the prisoner after his trial as is the opinion of the Lord Chief Justice. The prisoner is afforded the opportunity to make representations to the Secretary of State who then proceeds to fix the tariff. Where the Secretary of State decides to depart from the judicial recommendation he is obliged to give reasons. As a matter of practice the prisoner is informed of the Secretary of State's final decision.

In the second, post-punitive phase of detention the prisoner knows that "the penal consequence of his crime has been exhausted" (*ibid.*, 557A).

37. A statement of policy issued by Sir Leon Brittan, then Secretary of State for the Home Department, on 13 November 1983 indicated that release on licence following expiry of the tariff depended on whether the person was considered no longer to pose a risk to the public.

38. On 27 July 1993, the Secretary of State, Mr Michael Howard, made a statement of policy in relation to mandatory life prisoners, stating, *inter alia*, that before any such prisoner is released on licence he

"will consider not only, (a) whether the period served by the prisoner is adequate to satisfy the requirements of retribution and deterrence and, (b) whether it is safe to release the prisoner, but also (c) the public acceptability of early release. This means that I will only exercise my discretion to release if I am satisfied that to do so will not threaten the maintenance of public confidence in the system of criminal justice".

39. In a number of recent court cases involving persons detained during Her Majesty's pleasure, it has been stated that the correct test for post-tariff detention was to be whether the offender continued to constitute a danger to the public (*R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Cox*, 3 September 1991; *R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh*, 20 April 1993 - cited above at paragraph 15; *R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh* (no. 2), 16 March 1995).

#### 2. Procedure applicable to discretionary life prisoners

40. The 1991 Act instituted changes to the regime applying to the release of discretionary life prisoners following the decision of the European Court of Human Rights in the case of *Thynne, Wilson and Gunnell v. the United Kingdom* (judgment of 25 October 1990, Series A no. 190-A).

41. Pursuant to section 34 of the 1991 Act, the tariff of a discretionary life prisoner is now fixed in open court by the trial judge after conviction. After the tariff has expired, the prisoner may require the Secretary of State to refer his case to the Parole Board which has the power to order his release if it is satisfied that it is no longer necessary for the protection of the public that the prisoner should be confined.

Pursuant to the Parole Board Rules 1992 which came into force on 1 October 1992, a prisoner is entitled to an oral hearing, to disclosure of all evidence before the panel (see paragraph 45 below) and to legal representation. There is provision enabling a prisoner to apply to call witnesses on his behalf and to cross-examine those who have written reports about him.

42. For the purposes of the 1991 Act, persons detained during Her Majesty's pleasure are not regarded as discretionary life prisoners (section 43 (2)).

#### D. Revocation of licences

43. Recall to prison of a person released on licence was governed by section 62 of the 1967 Act which reads:

"(1) Where the Parole Board recommends the recall of any person who is subject to a licence under section 60 or 61 of this Act, the Secretary of State may revoke that person's licence and recall him to prison.

(2) The Secretary of State may revoke the licence of any such person and recall him as aforesaid without consulting the Board, where it appears to him that it is expedient in the public interest to recall that person before such consultation is practicable.

(3) A person recalled to prison under the foregoing provisions of this section may make representations...

(4) The Secretary of State shall refer to the Board the case of a person recalled under subsection (1) of this section who makes representations under the last foregoing subsection and shall in any event so refer the case of a person returned to prison after being recalled under subsection (2) of this section.

(5) Where the Board recommends the immediate release on licence of a person whose case is referred to it under this section, the Secretary of State shall give effect to the recommendation...

..."

44. Section 39 of the 1991 Act has added that a person recalled to prison shall be informed of the reasons for his recall and of his right to make representations in writing.

#### E. Parole Board and Local Review Committees

45. Section 59 of the 1967 Act set out the constitution and functions of the Parole Board:

"(1) For the purposes of exercising the function conferred on it by this Part of this Act as respects England and Wales there shall be a body known as the Parole Board... consisting of a chairman and not less than four other members appointed by the Secretary of State.

...

(4) The following provisions shall have effect with respect to the proceedings of the Board on any case referred to it, that is to say -

(a) the Board shall deal with the case on consideration of any documents given to it by the Secretary of State and of any reports it has called for and any information whether oral or in writing that it has obtained; and

(b) if in any particular case the Board thinks it is necessary to interview the persons to whom the case relates before reaching a decision, the Board may request one of its members to interview him and shall take into account the report of that interview by that member...

(5) The documents to be given by the Secretary of State to the Board under the last foregoing subsection shall include -

(a) where the case referred to the Board is one of release under section 60 or 61 of this Act, any written representations made by the person to whom the case relates in connection with or since his last interview in accordance with rules under the next following subsection;

(b) where the case so referred relates to a person recalled under section 62 of this Act, any written representations made under that section."

As to the constitution of the Parole Board, Schedule 2 to the 1967 Act further provides:

"1. The Parole Board shall include among its members -

(a) a person who holds or has held judicial office;

(b) a registered medical practitioner who is a psychiatrist;

(c) a person appearing to the Secretary of State to have knowledge and experience of the supervision or after care of discharged prisoners;

(d) a person appearing to the Secretary of State to have made a study of the causes of delinquency or the treatment of offenders."

The Parole Board always counts among its members three High Court judges, three circuit judges and a recorder. Cases referred to the Board may be dealt with by three or more members of the Board (Parole Board Rules 1967). In practice, the Board sits in small panels, including, in the case of life prisoners, a High Court judge and a psychiatrist. The judges on the Board are appointed by the Home Secretary (section 59 (1) of the 1967 Act) after consultation with the Lord Chief Justice.

With the exception of the new rules concerning discretionary life prisoners, similar provisions apply under the 1991 Act.

46. Under section 59 (6) of the 1967 Act the Secretary of State established for every prison a Local Review Committee with the function of advising him on the suitability for release on licence of prisoners. It was the practice to obtain this assessment before referring a case to the Parole Board. Before the Local Review Committee reviewed a case, a member of the committee would interview the prisoner if he was willing to be interviewed.

The first review by the Local Review Committee was normally fixed to take place three years before the expiry of the tariff.

Local Review Committees were abolished by the Parole Board Rules 1992. The prisoner is now interviewed by a member of the Parole Board.

#### F. Judicial review

47. Persons serving a sentence of detention during Her Majesty's pleasure may institute proceedings in the High Court to obtain judicial review of any decision of the Parole Board or of the Secretary of State if those decisions are taken in breach of the relevant statutory requirements or if they are otherwise tainted by illegality, irrationality or procedural impropriety (Council of Civil Service Unions v. Minister for the Civil Service, [1984] 3 All England Law Reports 935, 950-51).

#### PROCEEDINGS BEFORE THE COMMISSION

48. Mr Singh applied to the Commission on 25 January 1994. He relied on Article 5 para. 4 (art. 5-4) of the Convention, complaining that he should be entitled to have the lawfulness of his continued detention determined by a court and that the Parole Board in its powers and procedures failed to offer the requisite safeguards.

49. The Commission declared the application (no. 23389/94) admissible on 30 June 1994. In its report of 11 October 1994 (Article 31) (art. 31), it expressed the unanimous opinion that there had been a violation of Article 5 para. 4 (art. 5-4) of the Convention.

The full text of the Commission's opinion is reproduced as an annex to this judgment (1). Note by the Registrar



1. For practical reasons this annex will appear only with the printed version of the judgment (in Reports of Judgments and Decisions - 1996), but a copy of the Commission's report is obtainable from the registry.

#### FINAL SUBMISSIONS MADE TO THE COURT

50. At the hearing, the Agent of the Government invited the Court to conclude that, in the present case, there had been no breach of the Convention.

The applicant, for his part, asked the Court to uphold his complaints and declare that his rights under Article 5 para. 4 (art. 5-4) had been violated, both by the denial of a review by a court-like body and by the denial at any time of an oral hearing at which he could have put his case for release in person.

#### AS TO THE LAW

##### I. SCOPE OF THE CASE

51. In his memorial to the Court and at the hearing the applicant complained of the secretive and unfair manner in which his tariff (see paragraph 33 above) had been established.

52. The Court notes that this particular complaint was not dealt with by the Commission in its report or admissibility decision and that, as pointed out by the Delegate of the Commission, it is uncertain whether it can be regarded as falling within the compass of the case before the Court as delimited by the Commission's decision on admissibility (see, inter alia, the Powell and Rayner v. the United Kingdom judgment of 21 February 1990, Series A no. 172, p. 13, para. 29).

In any event, given the fact that the applicant's punitive period has now expired, the Court does not consider it necessary to examine this complaint.

The scope of the case before the Court is therefore confined to the issues under Article 5 para. 4 (art. 5-4) raised in connection with the applicant's current situation, that is post-tariff detention.

##### II. ALLEGED VIOLATION OF ARTICLE 5 PARA. 4 (art. 5-4) OF THE CONVENTION

53. Mr Singh complained that he had not been able either on his recall to prison in 1991 or at reasonable intervals thereafter to have the case of his continued detention during Her Majesty's pleasure (see paragraph 26 above) heard by a court. He invoked Article 5 para. 4 (art. 5-4) of the Convention which provides:

"Everyone who is deprived of his liberty by arrest or detention shall be entitled to take proceedings by which the lawfulness of his detention shall be decided speedily by a court and his release ordered if the detention is not lawful."

54. The Court will first examine whether, having regard to the particular features of detention during Her Majesty's pleasure, the requirements of Article 5 para. 4 (art. 5-4) are satisfied by the original trial and appeal proceedings or, on the contrary, whether that provision confers an additional right to challenge the lawfulness of the continued detention before a court.

##### A. Whether the requisite judicial control was incorporated in the original conviction

55. In the applicant's submission, a sentence of detention during Her Majesty's pleasure differed from the mandatory life sentence imposed on adults (see paragraph 26 above), which the Court examined in its *Wynne v. the United Kingdom* judgment of 18 July 1994 (Series A no. 294-A), in that the former is not solely based on the gravity of the offence but takes into account the age of the offender. The principle that crimes committed by young persons should not be punished as severely as the crimes of adults is, in the applicant's submission, contained in all civilised penal codes. In this respect, the purpose of a sentence of detention during Her Majesty's pleasure is not wholly punitive in character but partly punitive and partly preventive.

In support of his argument the applicant referred to the historical origins of the expression "during Her Majesty's pleasure" (the Criminal Lunatics Act 1800 and the Children's Act 1908 - see paragraphs 27 and 29 above) in which context it had a clear preventive purpose. He further referred to the wording of section 53 of the 1933 Act ("a person [under 18]... shall not, if... convicted of murder, be sentenced to imprisonment for life" - see paragraph 29 above) and to the indeterminacy of the very formula used in the sentence ("during Her Majesty's pleasure").

In view of the above, the applicant concluded that a sentence of detention under section 53 was closer in its indeterminacy and preventive objectives to a discretionary life sentence, as examined by the Court in the case of *Thynne, Wilson and Gunnell* cited above than to a mandatory life sentence. As in that case, after the tariff has expired, the only legitimate basis for the applicant's continued detention would be a finding of his continued dangerousness, a characteristic susceptible to change with the passage of time (*ibid.*, p. 30, para. 76). This was particularly so in the case of offenders who could be as young as ten at the time of the commission of the offence. It follows that at that phase in the execution of his sentence, the applicant was entitled under Article 5 para. 4 (art. 5-4) to have the lawfulness of his continued detention and of any re-detention determined by a court at reasonable intervals.

56. The Commission agreed in substance with the applicant's submissions and added that the absence of the word "life" in the sentence reinforced its indeterminate character.

57. The Government, for their part, contended that the sentence of detention during Her Majesty's pleasure has an essentially punitive character and is imposed automatically on all juvenile murderers on the strength of the gravity of their offence, regardless of their mental state or dangerousness. This explains why under the Criminal Justice Act 1991 the same release procedures govern both mandatory life sentences passed on adults and sentences of detention during Her Majesty's pleasure and why the same administrative policies are applied to both (see paragraphs 31 and 35 above). Furthermore, after the tariff period has elapsed, not only the prisoner's dangerousness but also the acceptability to the public of his early release must be considered with a view to maintaining public confidence in the system of criminal justice (see paragraph 38 above).

It was further contended that, apart from the fact that persons sentenced to detention during Her Majesty's pleasure would not be detained in a prison during the early stages of their detention but in a special institution for young offenders, the sentence was nothing more than the statutory equivalent for young persons of the mandatory life sentence for adults. In these circumstances, the issues in the present case were practically identical to those in the Wynne case (cited above at paragraph 55) where the Court found that the original trial and appeal proceedings satisfied the requirements of Article 5 para. 4 (art. 5-4) of the Convention.

58. The Court notes at the outset that, as has been commonly accepted, the central issue in the present case is whether detention during Her Majesty's pleasure, given its nature and purpose, should be assimilated, under the case-law on the Convention, to a mandatory sentence of life imprisonment or rather to a discretionary sentence of life imprisonment. In dealing with this issue the Court must therefore decide whether the substance of a sentence of detention under section 53 is more closely related to that at the heart of the cases of *Weeks v. the United Kingdom* (judgment of 2 March 1987, Series A no. 114) and *Thynne, Wilson and Gunnell* (cited above at paragraph 40) or to that in the more recent *Wynne* case (cited at paragraph 55).

59. It is true, as submitted by the Government, that a sentence of detention during Her Majesty's pleasure is mandatory: it is fixed by law and is imposed automatically in all cases where persons under the age of 18 are convicted of murder, the trial judge having no discretion. It is also the case that the 1991 Act as well as recent policy statements treat the sentence at issue in the present case in an identical manner to mandatory life sentences as regards proceedings for release on licence and recall (see paragraphs 31 and 35 above).

On the other hand, it is undisputed that, in its statutory origins, the expression "during Her Majesty's pleasure" had a clearly preventive purpose and that - unlike sentences of life custody or life imprisonment - the word "life" is not mentioned in the description of the sentence.

60. Nevertheless, important as these arguments may be for the understanding of the sentence of detention under section 53 in English law, the decisive issue in the present context is whether the nature and, above all, the purpose of that sentence are such as to require the lawfulness of the continued detention to be examined by a court satisfying the requirements of Article 5 para. 4 (art. 5-4).

61. It is recalled that the applicant was sentenced to be detained during Her Majesty's pleasure because of his young age at the time of the commission of the offence. In the case of young persons convicted of serious crimes, the corresponding sentence undoubtedly contains a punitive element and accordingly a tariff is set to reflect the requirements of retribution and deterrence. However, an indeterminate term of detention for a convicted young person, which may be as long as that person's life, can only be justified by considerations based on the need to protect the public.

These considerations, centred on an assessment of the young offender's character and mental state and of his or her resulting dangerousness to society, must of necessity take into account any developments in the young offender's personality and attitude as he or she grows older. A failure to have regard to the changes that inevitably occur with maturation would mean that young persons detained under section 53 would be treated as having forfeited their liberty for the rest of their lives, a situation which, as the applicant and the Delegate of the Commission pointed out, might give rise to questions under Article 3 (art. 3) of the Convention.

62. Against this background the Court concludes that the applicant's sentence, after the expiration of his tariff, is more comparable to a discretionary life sentence. This was, albeit in a different context, the view expressed by the Divisional Court in its judgment of 20 April 1993 (*R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh* - see paragraphs 15 and 30 above).

The decisive ground for the applicant's continued detention was and continues to be his dangerousness to society, as the Divisional Court restated on 16 March 1995 (*R. v. Secretary of State for the Home Department, ex parte Prem Singh* (no. 2) - see paragraph 24 above), a characteristic susceptible to change with the passage of time. Accordingly, new issues of lawfulness may arise in the course of detention and the applicant is entitled under Article 5 para. 4 (art. 5-4) to take proceedings to have these issues decided by a court at reasonable intervals as well as to have the lawfulness of any re-detention determined by a court (see, *mutatis mutandis*, the above-mentioned *Thynne, Wilson and Gunnell* judgment, p. 30, para. 76).

B. Whether the available remedies satisfied the requirements of Article 5 para. 4 (art. 5-4)

63. The Government accepted that if, contrary to their submissions, Article 5 para. 4 (art. 5-4) did confer additional rights to challenge the lawfulness of the applicant's continued detention, there would have been a breach of that provision but only to the extent that the Parole Board had no general power to order the release of the applicant after the expiry of his tariff.

In reply to the applicant's submission that the importance and the nature of the issue, that is the detainee's mental state, called for an oral hearing, including the possibility of calling and questioning witnesses, the Government recalled that Article 5 para. 4 (art. 5-4) does not confer an absolute right to an adversarial procedure and that to the extent that fairness did require an oral hearing, this could be secured by bringing judicial review proceedings.

64. The Commission found that the Parole Board's lack of decision-making power meant that it could not be regarded as a body satisfying the requirements of Article 5 para. 4 (art. 5-4). As to the need for an oral hearing, the Delegate of the Commission added that judicial review "is a very uncertain remedy given the fact that express provision is made for an oral hearing in the case of discretionary life prisoners, but not in the case of persons detained during Her Majesty's pleasure".

65. The Court recalls that Article 5 para. 4 (art. 5-4) does not guarantee a right to judicial control of such scope as to empower the "court" on all aspects of the case, including questions of expediency, to substitute its own discretion for that of the decision-making authority; the review should, nevertheless, be wide enough to bear on those conditions which, according to the Convention, are essential for the lawful detention of a person subject to the special type of deprivation of liberty ordered against the applicant (see, *inter alia*, the above-mentioned *Weeks* judgment, p. 29, para. 59, the *E. v. Norway* judgment of 29 August 1990, Series A no. 181-A, p. 21, para. 50, and the above-mentioned *Thynne, Wilson and Gunnell* judgment, p. 30, para. 79).

66. As in *Thynne, Wilson and Gunnell* (p. 30, para. 80) and despite the new policy allowing persons detained under section 53 of the 1933 Act the opportunity to see the material before the Parole Board (see paragraphs 15 and 30 above), the Court sees no reason to depart from its findings in the case of *Weeks* (cited above, pp. 29-33, paras. 60-69) that the Parole Board does not satisfy the requirements of Article 5 para. 4 (art. 5-4). Indeed, to the extent to which the Parole Board cannot order the release of a prisoner this is not contested by the Government. However, the lack of adversarial proceedings before the Parole Board also prevents it from being regarded as a court or court-like body for the purposes of Article 5 para. 4 (art. 5-4).

67. The Court recalls in this context that, in matters of such crucial importance as the deprivation of liberty and where questions arise which involve, for example, an assessment of the applicant's character or mental state, it has held that it may be essential to the fairness of the proceedings that the applicant be present at an oral hearing (see, *mutatis mutandis*, the *Kremzow v. Austria* judgment of 21 September 1993, Series A no. 268-B, p. 45, para. 67).

68. The Court is of the view that, in a situation such as that of the applicant, where a substantial term of imprisonment may be at stake and where characteristics pertaining to his personality and level of maturity are of importance in deciding on his dangerousness, Article 5 para. 4 (art. 5-4) requires an oral hearing in the context of an adversarial procedure involving legal representation and the possibility of calling and questioning witnesses.

69. It is not an answer to this requirement that the applicant might have been able to obtain an oral hearing by instituting proceedings for judicial review. In the first place, Article 5 para. 4 (art. 5-4) presupposes the existence of a procedure in conformity with its requirements without the necessity of instituting separate legal proceedings in order to bring it about. In the second place, like the Delegate of the Commission, the Court is not convinced that the applicant's possibility of obtaining an oral hearing by way of proceedings for judicial review is sufficiently certain to be regarded as satisfying the requirements of Article 5 para. 4 (art. 5-4) of the Convention.

### C. Recapitulation

70. In conclusion, the Court finds that there has been a violation of Article 5 para. 4 (art. 5-4) of the Convention in that the applicant, after the expiry of his tariff, was unable to bring before a court with the powers and procedural guarantees satisfying that provision (art. 5-4) the case of his continued detention during Her Majesty's pleasure or of his re-detention following the revocation of his licence.

### III. APPLICATION OF ARTICLE 50 (art. 50) OF THE CONVENTION

71. Article 50 (art. 50) of the Convention provides as follows:

"If the Court finds that a decision or a measure taken by a legal authority or any other authority of a High Contracting Party is completely or partially in conflict with the obligations arising from the... Convention, and if the internal law of the said Party allows only partial reparation to be made for the consequences of this decision or measure, the decision of the Court shall, if necessary, afford just satisfaction to the injured party."

The applicant's claims under this provision (art. 50) were for compensation for non-pecuniary damage and reimbursement of legal costs and expenses referable to the proceedings before the Convention institutions.

#### A. Damage

72. The applicant adopted the terms of the claim for compensation in the case of *Hussain v. the United Kingdom* (judgment of 21 February 1996, Reports of Judgments and Decisions 1996-I, p. 272, para. 65) and, additionally, sought compensation for the "material and moral damages" caused by the Parole Board's failure to recommend his release in the 1991 and 1993 proceedings and by the Secretary of State's denial of the Parole Board's recommendation for release in July 1994. He quantified his claim at £100,000 or, if the Court were only to find a causal link between the violation found and his continued detention as of July 1994, at £25,000.

73. The Court notes that, had the Parole Board's recommendations been binding on the Secretary of State, the applicant would have joined a pre-release employment scheme in July 1994. On the basis of the evidence before it, however, it cannot speculate as to what the applicant's conduct would have been and whether he would have been eventually released. As to the moral damage allegedly suffered, the Court shares the Government's view that, in the circumstances, the finding of a violation constitutes sufficient just satisfaction for the purposes of Article 50 (art. 50).

#### B. Costs and expenses

74. For the legal costs and expenses in bringing his case before the Convention institutions, the applicant claimed the sum of £22,058.73 inclusive of value added tax.

75. The Government found the sum claimed excessive.

76. In the light of the criteria emerging from its case-law, the Court holds that the applicant should be awarded the amount of £13,000 less 15,421 French francs already paid by way of legal aid in respect of fees and travel and subsistence expenses.

#### C. Default interest

77. According to the information available to the Court, the statutory rate of interest applicable in the United Kingdom at the date of adoption of the present judgment is 8% per annum.

### FOR THESE REASONS, THE COURT UNANIMOUSLY

1. Holds that there has been a violation of Article 5 para. 4 (art. 5-4) of the Convention in that the applicant, after the expiry of his punitive period, was unable to bring before a court the case of his continued detention or of his re-detention following the revocation of his licence;

2. Holds that the present judgment constitutes in itself sufficient just satisfaction for any non-pecuniary damage sustained;

### 3. Holds

(a) that the respondent State is to pay to the applicant, within three months, in respect of legal costs and expenses, £13,000 (thirteen thousand pounds sterling), less 15,421 (fifteen thousand four hundred and twenty-one) French francs already paid by way of legal aid, to be converted into pounds sterling at the rate of exchange applicable on the date of delivery of the present judgment;

(b) that simple interest at an annual rate of 8% shall be payable from the expiry of the above-mentioned three months until settlement;

4. Dismisses the remainder of the claim for just satisfaction.

Done in English and in French, and delivered at a public hearing in the Human Rights Building, Strasbourg, on 21 February 1996.

Signed: Rolv RYSSDAL President

Signed: Herbert PETZOLD Registrar